

Parole, Mensonge et Vérité

Sommaire

Introduction : le monde tient aussi par les mots	1
I. Quand la parole crée, ordonne ou transforme le monde	2
1. Ptah en Égypte ancienne : penser, dire, faire exister le monde	2
2. Vāc et Sarasvatī en Inde : la parole qui éclaire	3
3. Le <i>koto-dama</i> au Japon : la justesse des mots	3
4. La Tour de Babel : quand la langue se fracture	4
II. Quand le mensonge et la ruse dérèglent le monde	4
5. Loki dans les mondes nordiques : la parole qui désoriente	5
6. Coyote dans les traditions amérindiennes : la leçon par l'accident	5
7. Raven, le Corbeau du Nord-Ouest : le chaos qui fait surgir l'ordre	6
8. Eshu chez les Yoruba : le messager ambigu	6
9. Ananse : la vérité qui vient par détour	7
III. Quand la vérité exige une épreuve	7
10. Harishchandra : le prix du vrai	7
11. Maât en Égypte : la vérité comme équilibre du monde	8
12. Le Garçon qui criait au loup : la confiance perdue	8
En conclusion : entre le mot qui crée, le mot qui trompe et le mot qui rétablit	9

Introduction : le monde tient aussi par les mots

Le souffle qui fait naître les choses

Il y a des histoires où le monde commence dans un souffle. Non pas dans un fracas d'armes ou dans la chute d'une montagne, mais dans quelque chose de plus léger et de plus redoutable : une parole. Un mot pensé, un nom prononcé, une formule murmurée, et voici que le chaos recule, que les formes apparaissent, que le visible se détache de l'invisible. Depuis très longtemps, les mythes, les contes et les légendes disent cela : parler, ce n'est pas seulement faire du bruit avec sa bouche. C'est agir. C'est ouvrir, lier, séparer, promettre, tromper, réparer. C'est parfois faire naître.

Quand le faux brouille le monde

À l'inverse, mentir n'est presque jamais, dans ces récits anciens, une faute minuscule, une simple erreur que l'on pourrait effacer d'un revers de main. Le mensonge trouble les lignées, falsifie les origines, glisse du brouillard là où l'on croyait voir clair. Il remplace un récit par un autre, et ce changement de récit suffit souvent à défaire une famille, un royaume, un ordre du monde. Quant à la vérité, elle n'est pas une petite lumière posée tranquillement sur les choses. Elle se dérobe, elle se voile, elle se tait. Elle doit souvent être cherchée, reconnue, portée, quelquefois arrachée au silence ou aux rumeurs. Elle demande du temps, une épreuve, une fidélité.

Une même trame à travers les cultures

C'est pourquoi, d'une culture à l'autre, on retrouve sans cesse les mêmes forces. La parole crée ou bénit. Le mensonge brouille ou détruit. La vérité revient, mais rarement sans combat. Ce triptyque n'appartient pas à une seule civilisation. Il traverse l'Égypte ancienne, l'Inde, le Japon, la Bible, les mondes nordiques, les traditions d'Afrique de l'Ouest, les récits amérindiens... Il change de visage, mais non de puissance. Partout, les êtres humains ont pressenti que les mots ne flottent pas au-dessus de la vie comme des plumes sans poids. Ils ont un prix. Ils ont une force. Ils engagent.

I. Quand la parole crée, ordonne ou transforme le monde

1. Ptah en Égypte ancienne : penser, dire, faire exister le monde

Dans l'Égypte ancienne, les dieux ne sont pas seulement des personnages merveilleux : ils expriment des puissances qui organisent le monde. Ptah appartient à cet univers religieux très ancien où créer, nommer et ordonner sont des actes liés. Il n'est pas un dieu de tempête ou de violence. Il apparaît au contraire comme une puissance calme, intérieure, presque méditative, qui fait venir les choses à l'existence.

On peut imaginer la scène comme un commencement silencieux. Rien n'est encore bien séparé. Le ciel, la terre, les formes, les êtres sommeillent dans l'indistinction. Alors Ptah conçoit le monde dans son cœur. Les villes, les temples, les humains, les animaux, les gestes de la vie : tout cela se forme d'abord au-dedans. Puis sa bouche prononce ce que son cœur a conçu, et le monde se met en ordre. Ce qui était obscur devient distinct. Ce qui n'avait pas encore de nom commence à exister.

En Égypte ancienne, on raconte que le dieu Ptah crée le monde par le cœur et par la bouche. Le cœur conçoit, la bouche énonce, et ce qui n'était encore qu'une pensée devient réalité. Cette vision est immense, parce qu'elle donne à la parole une dignité qui dépasse de très loin la conversation ordinaire. Le mot n'arrive pas après le monde pour le commenter. Il vient avec lui. Il le met en ordre. Il lui donne sa forme. Dans une telle cosmologie, le vrai n'est pas simplement ce qui correspond à un fait ; il est l'accord profond entre ce qui est pensé, ce qui est dit et ce qui est. La parole est création, et l'on comprend aussitôt qu'une parole dévoyée,

mal ajustée, mensongère, ne saurait être anodine. Si la parole juste soutient le réel, la parole fausse menace de l'abîmer. Elle ne détruit peut-être pas l'univers d'un seul coup, mais elle introduit dans sa trame une fêlure.

2. Vāc et Sarasvatī en Inde : la parole qui éclaire

Dans l'Inde védique, la parole n'est pas un simple outil humain. Elle a une dignité sacrée. Vāc est la Parole elle-même, puissance divine liée aux hymnes, aux poètes, au savoir transmis. Plus tard, Sarasvatī lui est associée : déesse du langage, de la connaissance, de l'art, de la musique, de l'intelligence qui coule et relie. La parole y est donc moins un instrument qu'un fleuve vivant.

On peut alors imaginer un jeune élève assis près d'un maître, dans l'ombre claire d'un arbre ou dans l'espace d'un sanctuaire. Il ne reçoit pas seulement des informations. Il reçoit une parole mesurée, chantée parfois, mémorisée, transmise avec soin. Cette parole porte bien plus que des contenus : elle porte une manière d'habiter le monde. En elle passent la mémoire des anciens, la musique du vers, le lien entre l'étude et la présence au réel. Celui qui parle mal ou trompe ne déforme pas seulement une phrase ; il abîme une chaîne de transmission.

Dans l'Inde védique, la parole porte un visage divin : Vāc, puis Sarasvatī. Ici, les mots ne sont pas seulement puissants parce qu'ils créent ; ils le sont parce qu'ils transmettent, éclairent, enseignent, inspirent. Parler juste, c'est ouvrir un chemin pour l'intelligence et pour la beauté. La parole est liée aux poètes, aux sages, à la musique, au savoir. Elle n'est pas simple information : elle est forme de connaissance. Elle relie l'esprit à ce qui le dépasse. Dans un tel horizon, le mensonge apparaît moins comme une simple faute morale que comme une corruption du lien entre langage et vérité. Une parole fausse n'égare pas seulement l'auditeur ; elle abîme la fonction même du langage. Elle détourne ce qui devrait transmettre de la lumière et le transforme en instrument d'égarement. À l'inverse, la vérité n'est pas seulement l'exactitude ; elle est la parole qui transmet fidèlement, qui éclaire sans trahir, qui conduit sans perdre.

3. Le koto-dama au Japon : la justesse des mots

Au Japon, l'ancienne culture shintō a gardé vive l'idée que les mots possèdent une force propre. Le koto-dama, "l'âme des mots", dit que certaines paroles portent en elles une énergie capable d'agir sur le monde, de l'apaiser ou de le troubler. Ce n'est pas seulement une théorie du langage : c'est une manière de sentir que le dire engage plus que celui qui parle.

On pourrait imaginer un prêtre qui récite une prière rituelle, un ancien qui prononce une formule au moment juste, ou simplement une personne qui choisit ses mots avec soin devant un passage important de la vie. Dans un tel monde, les mots ne sont pas de simples étiquettes. Ils sont comme des graines. Bien prononcés, bien portés, ils peuvent bénir, harmoniser, protéger. Tordus, souillés ou jetés sans mesure, ils dérèglent ce qu'ils touchent.

Au Japon, la croyance au koto-dama, l'âme ou la puissance des mots, porte encore autrement cette intuition. Il ne s'agit pas d'un grand récit unique, avec héros, épreuves et dénouement, mais d'une conviction profonde : les mots ont un poids spirituel. La belle parole, la parole juste, la parole bien formée harmonise ; la parole grossière, mauvaise, dégradée dérègle. Ici, la vérité n'est pas seulement une question de contenu. Elle concerne aussi la qualité du dire. On peut imaginer un mot techniquement exact, mais brutal, humiliant, profané ; il ne serait pas tout à fait vrai au sens plein, parce qu'il manquerait de justesse. Inversement, un mot juste ne se contente pas de viser la correction ; il cherche la forme qui convient, le ton qui respecte, la manière qui relie. Le mensonge, dans un tel univers, devient une souillure du langage lui-même. Il n'est pas seulement une affirmation inexacte ; il participe d'un mauvais usage de la parole, comme si les mots se trouvaient détournés de leur vocation la plus haute.

4. La Tour de Babel : quand la langue se fracture

Le récit de Babel appartient au grand imaginaire biblique du Proche-Orient ancien. C'est un monde de villes, de tours, de peuples, de généalogies et de migrations. Les récits y interrogent souvent la juste place de l'humain : jusqu'où peut-il s'élever, que peut-il construire, que devient-il lorsqu'il veut s'agrandir sans mesure ?

On voit alors un peuple réuni, fort de parler une seule langue. Tous se comprennent. Les ordres circulent. Les projets avancent. On cuit des briques, on monte des murs, on rêve d'une tour assez haute pour inscrire le nom des hommes dans le ciel. Puis quelque chose se défait. Les mots ne se répondent plus. Ce qui était évident devient opaque. Celui qui commande n'est plus compris. Celui qui veut aider contrarie sans le vouloir. La langue commune se casse, et avec elle l'élan collectif.

Puis vient Babel, avec sa silhouette de tour dressée dans l'imaginaire humain. Avant la dispersion, les hommes parlent une seule langue. Ils se comprennent. Ils bâtissent ensemble. Puis la langue se fracture. Les mots ne se rejoignent plus. Le sens ne traverse plus d'une bouche à l'autre. L'édifice reste inachevé et le groupe se disperse. Le récit de Babel ne parle pas directement du mensonge, mais il touche à un voisin très proche : la confusion. Or la confusion prépare un terrain où le faux prospère facilement. Quand les êtres ne se comprennent plus, la vérité devient difficile à partager. Elle peut rester enfermée dans une voix solitaire, dissoute dans le vacarme des paroles incompatibles. Ce mythe rappelle que le vrai a besoin de circulation. Une vérité enfermée dans une langue que personne n'entend n'est pas encore une vérité vivante dans le monde des hommes. Pour qu'elle agisse, il faut qu'elle puisse être reçue.

II. Quand le mensonge et la ruse dérèglent le monde

Après les récits où la parole crée ou ordonne, beaucoup de traditions aiment regarder l'autre versant : celui du trouble, de la ruse, du faux-semblant. Elles savent bien que les mots n'édifient pas seulement des temples ; ils peuvent aussi creuser des pièges.

5. Loki dans les mondes nordiques : la parole qui désoriente

Loki vient des mythes nordiques, nés dans les mondes scandinaves anciens, entre longues nuits, mers froides, dieux guerriers, destin inévitable et fin du monde annoncée. Dans cet univers, les figures divines ne sont pas toujours rassurantes. Elles sont souvent ambiguës, prises dans des conflits, traversées de violence et d'intelligence. Loki est l'une des plus troublantes d'entre elles.

On le voit tantôt aider les dieux, tantôt les tromper. Il change de forme, invente des ruses, provoque des drames, puis se tire d'affaire par un nouveau mensonge. Il entre dans le cercle des puissants, mais n'y demeure jamais vraiment stable. Il est à la fois proche et dangereux. Sa parole séduit, amuse, retourne les situations ; puis, soudain, on découvre que tout a glissé. Là où l'on croyait une plaisanterie, il y avait un désastre en marche.

Dans les mondes nordiques, Loki incarne cette instabilité. Il trompe, il séduit, il renverse, il déplace les règles. Il n'est pas seulement un menteur au sens moral le plus plat du terme ; il est le principe du dérèglement. Il met les dieux eux-mêmes à l'épreuve. Sa parole ne sert pas à relier mais à désorienter. Elle introduit du doute, excite les rivalités, provoque des catastrophes. Pourtant, il faut aller plus loin : Loki n'est pas seulement destructeur. En troublant l'ordre, il révèle aussi ses failles. Il montre que la solidité affichée n'était pas si solide. Le mensonge, ici, devient une force dramatique qui met à nu ce qui tenait mal. La vérité ne triomphe pas parce qu'elle aurait parlé plus fort dès le début ; elle surgit après coup, dans les conséquences, quand le réel vient démentir les fictions et dévoiler le prix du trouble.

6. Coyote dans les traditions amérindiennes : la leçon par l'accident

Dans de nombreuses traditions amérindiennes d'Amérique du Nord, Coyote est à la fois un personnage de récit, un trickster, un farceur, parfois un créateur maladroit, parfois un glouton ridicule. Il appartient à ces figures anciennes qui enseignent en se trompant, en exagérant, en transgressant. Il n'est pas un sage impeccable ; il est un être de déséquilibre.

On l'imagine avançant dans le monde avec trop d'assurance. Il promet plus qu'il ne peut tenir. Il veut tromper les autres et finit souvent pris à son propre piège. Il se croit le plus malin, contourne les règles, se précipite vers ce qu'il désire, et tout bascule. Mais de ses chutes naît une compréhension. Le monde semble lui répondre comme un maître sévère et moqueur.

On retrouve cette logique dans les récits amérindiens de Coyote. Coyote fanfaronne, trompe, désobéit, improvise, se ridiculise, dérègle tout ce qu'il touche. Il ment souvent comme on respire. Mais de ses maladresses, de ses appétits, de ses tromperies naissent aussi des formes de monde. Il n'enseigne pas comme un maître assis sur une pierre. Il enseigne par l'accident, par la conséquence, par la catastrophe comique. Avec lui, le mensonge n'est pas seulement condamnable ; il est révélateur. Il met en scène les excès humains : orgueil, gourmandise, impatience, vanité. La vérité n'arrive pas sous forme de discours final. Elle apparaît dans ce qui arrive ensuite. Le monde répond. Et cette réponse vaut leçon.

7. Raven, le Corbeau du Nord-Ouest : le chaos qui fait surgir l'ordre

Le Corbeau, ou Raven, appartient à plusieurs traditions du Nord-Ouest de l'Amérique, notamment dans des cultures où les récits oraux disent à la fois l'origine du monde, les transformations de la nature et les comportements humains. Le Corbeau n'y est pas seulement un animal : c'est une intelligence agissante, un voleur, un transformateur, un créateur ambigu.

On le voit dérober ce qui n'était pas à lui, convoiter la lumière, manipuler les situations, ouvrir des passages inattendus. Il n'avance pas en héros noble et droit. Il avance par crochet, par ruse, par rupture. Et pourtant, à travers ces détours, quelque chose apparaît : un monde plus visible, une situation plus claire, un ordre neuf sorti du désordre.

Le Corbeau des traditions du Nord-Ouest de l'Amérique agit de manière proche. Il ruse, dérobe, convoite, transforme, et de ce tumulte sort une forme d'ordre. Il y a là une idée troublante, mais très profonde : certaines vérités ne se laissent apercevoir qu'après une crise. Tant que tout semblait stable, personne ne regardait vraiment. Il faut une ruse, une rupture, un déséquilibre, pour rendre visible ce qui restait caché. Le mensonge, ici, n'est pas innocent, il blesse, il dérange, il fracture. Mais il est aussi, paradoxalement, une brèche par laquelle autre chose devient perceptible. La vérité n'est pas pure, lisse, posée d'avance sur une table. Elle passe parfois par des chemins obliques.

8. Eshu chez les Yoruba : le messager ambigu

Eshu appartient à la tradition yoruba d'Afrique de l'Ouest. Dans cet univers spirituel, les dieux, ou puissances, ne sont pas séparés du quotidien : ils traversent les chemins, les choix, les carrefours, les échanges. Eshu est précisément lié à cela. Il est le messager, le passeur, celui qui se tient à l'endroit où plusieurs routes se croisent.

On peut le voir comme une présence placée au bord d'un chemin. Quelqu'un parle, un autre écoute, un troisième doit transmettre. Et c'est là qu'Eshu intervient. Rien n'est complètement stable entre une parole émise et une parole reçue. Le message peut changer de ton, perdre une nuance, en gagner une autre, être mal compris, retourné, retardé. Eshu ne crée pas forcément le mensonge, mais il rappelle que la parole voyage toujours dans un espace incertain.

Cette obliquité prend une forme encore plus subtile avec Eshu, le messager des Yoruba. Eshu appartient aux seuils, aux carrefours, aux passages. Il transporte, transmet, complique, déplace. Il n'est pas la vérité elle-même ; il est ce qui fait que la vérité, ou son contraire, circule. Grâce à lui, on comprend qu'entre celui qui parle et celui qui reçoit, il y a toujours un trajet. Ce trajet peut être fidèle, mais il peut aussi être déformé, ralenti, brouillé. Le mensonge n'est donc pas toujours une invention nette et claire ; il peut se glisser dans l'entre-deux, dans l'ambiguïté, dans la torsion d'un message. La vérité, alors, devient ce qu'il faut apprendre à déchiffrer. Elle ne se livre pas immédiatement. Elle demande de l'interprétation, de la patience, parfois une sagesse capable de reconnaître le vrai à travers le détour.

9. Ananse : la vérité qui vient par détour

Ananse vient des traditions akan, en particulier du Ghana, avant de voyager largement dans les Caraïbes et dans d'autres régions de la diaspora africaine. C'est une araignée, mais surtout un personnage d'histoires : petit, malin, avide, drôle, imprévisible. Il fait partie de ces figures que l'on raconte aux enfants, mais qui parlent tout autant aux adultes.

On l'imagine en train de tendre un piège minuscule avec des ambitions immenses. Il veut avoir plus que les autres, gagner sans effort, posséder seul ce qui devrait être partagé. Il parle bien, manœuvre, flatte, ment, improvise. Il croit tenir le monde dans sa toile. Mais souvent cette toile se retourne contre lui. Alors le public rit ; et dans ce rire, il reconnaît quelque chose de très humain.

Ananse, l'araignée des récits ouest-africains, prolonge cette leçon avec une malice particulière. Il veut souvent gagner plus qu'il ne devrait, ruser, posséder ce qu'il n'a pas, contourner la règle. Sa parole est une fabrique de pièges. Elle enjôle, elle retourne, elle manœuvre. Mais là encore, le récit ne se contente pas de dire : « Voilà un menteur, ne lui ressemblez pas. » Il montre quelque chose de plus fin. À travers Ananse, ce sont les défauts très ordinaires du cœur humain qui apparaissent : l'envie d'avoir tout pour soi, la jalousie, la paresse, l'orgueil de croire qu'on sera plus malin que tout le monde. Le mensonge devient ainsi un miroir. Il fait rire, souvent, mais ce rire éclaire. Et lorsque la vérité arrive, elle ne prend pas toujours la forme d'une sentence ; elle se glisse dans la conclusion même de l'histoire, dans la manière dont les événements remettent chacun à sa place.

III. Quand la vérité exige une épreuve

Face à ces figures de ruse et de désordre, d'autres traditions placent au centre non plus le trompeur, mais celui qui tient bon.

10. Harishchandra : le prix du vrai

Harishchandra appartient à la grande tradition narrative de l'Inde. C'est une figure royale, mais surtout une figure morale. Il ne représente pas la force guerrière ni la ruse victorieuse. Il représente la fidélité au vrai, même lorsque cette fidélité semble ne rapporter que douleur et perte.

On peut imaginer un roi dépouillé peu à peu de tout ce qui faisait sa grandeur : son trône, ses biens, sa sécurité, parfois même sa place parmi les siens. Chaque fois, une issue facile se présente : il suffirait d'un arrangement, d'un faux pas accepté, d'un mot tordu pour alléger l'épreuve. Mais Harishchandra ne cède pas. Il continue de porter une parole droite, même quand cette droiture paraît presque impossible.

Le roi Harishchandra, dans la tradition indienne, appartient à cette famille-là. Sa grandeur n'est pas d'avoir découvert une vérité cachée, mais d'avoir refusé de la trahir. Il perd, souffre, s'humilie, traverse des épreuves qui sembleraient insupportables, et pourtant il s'efforce de rester fidèle à la parole droite. Ici, la vérité n'est pas abstraction intellectuelle. Elle n'est

pas seulement « le contraire du mensonge ». Elle est fidélité. Elle est cohérence entre ce que l'on dit, ce que l'on promet, ce que l'on accepte de payer pour rester juste. Dans un monde où tant de récits montrent les détours et les masques, Harishchandra rappelle que le vrai a un coût. Le mensonge serait plus commode. Il soulagerait l'instant. Mais il introduirait au cœur même de l'être une cassure. La vérité, elle, peut appauvrir, isoler, faire souffrir ; pourtant elle sauve quelque chose d'essentiel, quelque chose qui tient à la dignité profonde de l'humain.

11. Maât en Égypte : la vérité comme équilibre du monde

Dans l'Égypte ancienne, Maât n'est pas seulement une idée : c'est une puissance de vérité, de justice, d'équilibre, d'ordre. Elle est souvent représentée comme une femme portant une plume. Cette plume n'est pas décorative. Elle mesure. Elle rappelle qu'une vie humaine n'échappe pas à la balance du juste.

On peut imaginer le défunt arrivant dans l'autre monde. Il n'a plus ses richesses, ni ses masques, ni ses titres. Il est là avec ce qu'il a réellement été. Son cœur va être pesé. Toute la question est alors la suivante : cette existence a-t-elle été accordée à la justesse du monde, ou l'a-t-elle contredite ? Dans cette scène, la vérité n'est pas seulement ce qu'on a dit ; elle est ce qu'on a été.

L'Égypte ancienne donne à cette idée une ampleur cosmique avec Maât. Maât n'est pas seulement la vérité comme exactitude. Elle est vérité, justice, équilibre, ordre du monde. Dans le jugement des morts, la vie entière d'un être est rapportée à cette mesure. Il ne s'agit plus seulement de savoir si tel mot était factuellement correct. Il s'agit de savoir si l'existence elle-même s'accordait avec un principe de droiture. Le mensonge, dès lors, n'est pas un accident mineur ; il devient rupture d'équilibre. Il pèse, il désajuste, il fait pencher la balance. La parole droite, au contraire, participe d'un ordre plus vaste que les intérêts personnels. Avec Maât, la vérité cesse d'être seulement affaire privée. Elle devient principe de civilisation et presque d'architecture cosmique. Dire vrai, rendre justice, respecter la mesure, ce sont là des gestes qui soutiennent le monde autant qu'ils régulent les relations humaines.

12. Le Garçon qui criait au loup : la confiance perdue

Cette fable vient du monde grec ancien, dans la tradition attribuée à Ésope. À première vue, elle semble plus simple que les grands mythes religieux. Pourtant, elle touche à quelque chose de très profond : le lien entre vérité et confiance dans la vie quotidienne.

L'histoire est connue. Un garçon garde son troupeau. Pour se divertir, il crie au loup. Les adultes accourent. Il rit. Il recommence. On revient encore. Puis le loup paraît réellement. Cette fois, le garçon dit vrai. Mais sa parole, usée par ses propres mensonges, ne porte plus. Elle tombe au sol avant d'atteindre les autres.

Et puis il y a la petite fable, modeste en apparence, mais redoutable dans sa clarté : celle du garçon qui criait au loup. Nul dieu ici, nul roi, nul jugement des morts. Seulement un enfant, des adultes, un jeu de tromperie répété. L'enfant ment pour faire venir les autres, pour se divertir de leur peur ou de leur empressement. Puis vient le jour où le loup est vraiment là, et personne ne croit plus sa voix. Cette fable condense avec une netteté presque parfaite l'un

des grands enseignements de tous les récits précédents : la parole repose sur la confiance. Le mensonge ne détruit pas seulement le moment où il se produit ; il endommage l'avenir. Il ronge le crédit de la voix. Il prépare un temps où même la vérité, même criée avec force, ne trouvera plus de chemin jusqu'aux oreilles des autres. La vérité, ici, n'est pas vaincue parce qu'elle serait faible en elle-même. Elle est vaincue parce que le mensonge l'a privée de pont.

En conclusion : entre le mot qui crée, le mot qui trompe et le mot qui rétablit

Si l'on rassemble tous ces récits, une image apparaît peu à peu. La parole est plus qu'un outil ; elle est une puissance. Par elle, le monde peut être nommé, transmis, ordonné, partagé. Mais cette puissance porte en elle un risque égal à sa grandeur. Parce qu'elle agit, elle peut aussi défaire. Le mensonge n'est pas extérieur à la parole ; il en est la torsion, l'usage dévoyé, la blessure intérieure. Il prend des formes multiples : ruse, confusion, manipulation, flatterie, brouillage, faux témoignage, fausse promesse. Tantôt il détruit, tantôt il révèle malgré lui, tantôt il prépare une chute qui deviendra leçon. La vérité, elle, n'est jamais une idée abstraite suspendue dans un ciel immobile. Elle est ce qui ajuste, ce qui rétablit, ce qui relie de nouveau la parole au réel, et le réel à la justice.

On pourrait dire que ces histoires répètent toutes une même découverte : les mots sont vivants. Ils peuvent construire une maison ou y mettre le feu. Ils peuvent faire naître une amitié ou la briser. Ils peuvent soigner ou blesser. Ils peuvent conduire vers la lumière ou vers le brouillard.

Le vrai n'est pas toujours simple, et le mensonge n'est pas toujours grossier. Il existe des ruses qui dévoilent, des vérités qui coûtent, des paroles exactes mais cruelles, des silences plus justes que certains discours. Pourtant, malgré cette complexité, le noyau demeure. Une parole juste est celle qui ne trahit ni les choses, ni les êtres, ni la relation entre eux.

C'est peut-être pour cela que tant de contes et de mythes reviennent sans cesse à la même scène, sous mille formes : quelqu'un parle ; quelqu'un déforme ; quelqu'un, plus tard, doit reconnaître. Toute l'aventure humaine est déjà là. Entre le mot qui crée, le mot qui trompe et le mot qui rétablit, c'est notre manière même d'habiter le monde qui se joue.